

LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR

Comédie en prose et en cinq actes

Michel-Jean Sedaine

Texte établi par Libre Théâtre à partir de l'édition C. Hérissant (Paris) de 1766. Bibliothèque nationale de France, département Réserve des livres rares, RES-YF-3554.

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8614604s>

(L'orthographe a été modernisée)

Représentée par les Comédiens Français ordinaires du Roi le 2 Novembre 1765.

PERSONNAGES

M. Vanderk père,
M. Vanderk fils,
M. Desparville père, ancien officier,
M. Desparville fils, officier de cavalerie
Mme Vanderk,
Une Marquise, sœur de M. Vanderk père,
Antoine, homme confiance de M. Vanderk,
Victorine, fille d'Antoine
Mlle Sophie Vanderk, fille de M. Vanderk,
Un Président, futur époux de Mlle Vanderk,
Un Domestique de M. Desparville,
Un Domestique de M. Vanderk fils,
Les Domestiques de la maison,
Le Domestique de la Marquise.

La scène se passe dans une grande ville de France

ACTE PREMIER

Le Théâtre représente un grand Cabinet éclairé de bougies, un secrétaire sur un des côtés : il est chargé de papiers et de cartons.

Scène première

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

Quoi ! je vous surprends votre mouchoir à la main, l'air embarrassé, et vous essuyant les yeux, et je ne peux pas savoir pourquoi vous pleurez ?

VICTORINE.

Bon, mon Papa, les jeunes filles pleurent quelquefois pour se désennuyer.

ANTOINE.

Je ne me paye pas de cette raison-là.

VICTORINE.

Je venais vous demander....

ANTOINE.

Me demander ? Et moi je vous demande ce que vous avez à pleurer et je vous prie de me le dire.

VICTORINE.

Vous vous moquerez de moi.

ANTOINE.

Il y aurait assurément un grand danger.

VICTORINE.

Si cependant ce que j'ai à vous dire était vrai, vous ne vous en moqueriez certainement pas.

ANTOINE.

Cela peut être.

VICTORINE.

Je suis descendue chez le Caissier de la part de Madame.

ANTOINE.

Hé bien ?

VICTORINE.

Il y avait plusieurs Messieurs qui attendaient leur tour et qui causaient ensemble. L'un d'eux a dit : ils ont mis l'épée à la main ; nous sommes sortis et on les a séparés.

ANTOINE.

Qui ?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai demandé. Je ne sais, m'a dit l'un de ces Messieurs, ce sont deux jeunes gens : l'un est officier dans la cavalerie et l'autre dans la marine. Monsieur, l'avez-vous vu ? Oui. Habit bleu, parements rouges ? Oui. Jeune ? Oui, de vingt à vingt-deux ans. Bien fait ? Ils ont souri : j'ai rougi et je n'ai osé continuer.

ANTOINE.

Il est vrai que vos questions étaient fort modestes.

VICTORINE.

Mais si c'était le fils de Monsieur?...

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui d'officier?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai pensé.

ANTOINE.

Est-il le seul dans la marine?

VICTORINE.

C'est ce que je me disais.

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui de jeune?

VICTORINE.

C'est vrai.

ANTOINE.

Il faut avoir le cœur bien sensible.

VICTORINE.

Ce qui me ferait croire encore que ce n'est pas lui, c'est que ce Monsieur a dit que l'officier de marine avait commencé la querelle.

ANTOINE.

Et cependant vous pleuriez ?

VICTORINE.

Oui, je pleurais.

ANTOINE.

Il faut bien aimer quelqu'un pour s'alarmer si aisément.

VICTORINE.

Hé, mon Papa, après vous, qui voulez vous donc que j'aime le plus ? Comment, c'est le fils de la maison: feue ma mère l'a nourri ; c'est mon frère de lait ; c'est le frère de ma jeune Maîtresse ; et vous-même vous l'aimez bien.

ANTOINE.

Je ne vous le défends pas ; mais soyez raisonnable.

VICTORINE.

Ah ! cela me faisait de la peine.

ANTOINE.

Allez, vous êtes folle.

VICTORINE.

Je le souhaite. Mais si vous alliez vous informer.

ANTOINE.

Et où dit-on que la querelle a commencé?

VICTORINE.

Dans un café.

ANTOINE.

Il n'y va jamais.

VICTORINE.

Peut-être par hasard. Ah ! si j'étais homme, j'irais.

Scène II

ANTOINE, VICTORINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur.

ANTOINE.

Que voulez-vous?

LE DOMESTIQUE.

C'est une lettre pour remettre à M. Vanderk.

ANTOINE.

Vous pouvez me la laisser.

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette moi-même : mon Maître me l'a ordonné.

ANTOINE.

Monsieur n'est pas ici; et quand il y serait, vous prenez bien mal votre temps : il est tard.

LE DOMESTIQUE.

Il n'est pas neuf heures.

ANTOINE.

Oui ; mais c'est ce soir même les accords de sa fille. Si ce n'est qu'une lettre d'affaires, je suis son homme de confiance, et je....

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette en main propre.

ANTOINE.

En ce cas, passez au magasin et attendez, je vous ferai avertir.

Scène III

ANTOINE, VICTORINE.

VICTORINE.

Monsieur n'est donc pas rentré?

ANTOINE.

Non. Il est retourné chez le notaire.

VICTORINE.

Madame m'envoie vous demander..... Ah ! je voudrais que vous vissiez Mademoiselle avec ses habits de nocés : on vient de les essayer. Les diamants, le collier, la rivière de diamants. Ah ! ils sont beaux : il y en a un gros comme cela et Mademoiselle, ah ! comme elle est charmante ! Le cher amoureux est en extase. Il est là, il la mange des yeux. On lui a mis du rouge et une mouche. Vous ne la reconnâtriez pas.

ANTOINE.

Sitôt qu'elle a une mouche.

VICTORINE.

Madame m'a dit : va demander à ton père si Monsieur est revenu et s'il n'est pas en affaire, et si on peut lui parler. Je vous dirai ; mais vous n'en parlerez pas. Mademoiselle va se faire annoncer comme une dame de condition sous un autre nom et je suis sûre que Monsieur y sera trompé.

ANTOINE.

Certainement un père ne reconnâtra pas sa fille.

VICTORINE.

Non, il ne la reconnaîtra pas, j'en suis sûre. Quand il arrivera, vous nous avertirez : il y aura de quoi rire, Cependant il n'a pas coutume de rentrer si tard.

ANTOINE.

Qui ?

VICTORINE.

Son fils.

ANTOINE.

Tu y penses encore?

VICTORINE.

Je m'en vais : vous nous avertirez. Ah ! voilà Monsieur.

Scène IV

ANTOINE, M. VANDERK, DEUX HOMMES PORTANT DE L'ARGENT DANS DES HOTTES.

M. VANDERK.

aux porteurs.

Allez à ma caisse : descendez trois marches et montez-en cinq au bout du corridor.

ANTOINE.

Je vais les y mener.

M. VANDERK.

Non, reste. Les notaires ne finissent point.

(Il pose son chapeau et son épée : il ouvre un secrétaire.)

Au reste ils ont raison : nous ne voyons que le présent et ils voient l'avenir. Mon fils est-il rentré?

ANTOINE.

Non, Monsieur. Voici les rouleaux de vingt- cinq louis que j'ai pris à la caisse.

M. VANDERK.

Gardes-en un. Oh ça, mon pauvre Antoine, tu vas demain avoir bien de l'embaras.

ANTOINE.

N'en ayez pas plus que moi.

M. VANDERK.

J'en aurai ma part.

ANTOINE.

Pourquoi ? Reposez vous sur moi.

M. VANDERK.

Tu ne peux pas tout faire.

ANTOINE.

Je me charge de tout. Imaginez-vous n'être qu'invité. Vous aurez bien assez d'occupation de recevoir votre monde.

M. VANDERK.

Tu auras un tas de domestiques étrangers : c'est ce qui m'effraie, surtout ceux de ma sœur.

ANTOINE.

Je le sais.

M. VANDERK.

Je ne veux pas de débauches.

ANTOINE.

Il n'y en aura pas.

M. VANDERK.

Que la table des commis soit servie comme la mienne.

ANTOINE.

Oui, Monsieur.

M. VANDERK.

J'irai y faire un tour.

ANTOINE.

Je le leur dirai.

M. VANDERK.

Je veux recevoir leur santé et boire à la leur.

ANTOINE.

Ils seront charmés.

M. VANDERK.

La table des domestiques sans profusion du côté du vin.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Un demi-louis à chacun comme présent de noces.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Si tu n'as pas assez de ce que je t'ai donné, avance-le.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Je crois que voilà tout.... Les magasins fermés.... que personne n'y entre passé dix heures Que quelqu'un reste dans les bureaux et ferme la porte en dedans.

ANTOINE.

Ma fille y restera.

M. VANDERK.

Non. Il faut que ta fille soit près de sa bonne amie. J'ai entendu parler de quelques fusées, de quelques pétards. Mon fils veut bruler ses manchettes.

ANTOINE.

C'est peu de chose.

M. VANDERK.

Aie toujours soin que les réservoirs soient pleins d'eau
(Ici Victorine entre ; elle parle à son père à l'oreille: il lui répond.)

ANTOINE.

à sa fille.

Oui.

(après qu'elle est partie.)

Monsieur, vous croyez-vous capable d'un grand secret?

M. VANDERK.

Encore quelques fusées, quelques violons ?

ANTOINE.

C'est bien autre chose. Une Demoiselle qui a pour vous la plus grande tendresse.

M. VANDERK.

Ma fille?

ANTOINE.

Juste. Elle vous demande un tête à tête.

M. VANDERK.

Sais-tu pourquoi?

ANTOINE.

Elle vient d'essayer ses diamants, sa robe de nocces ; on lui a mis un peu de rouge. Madame et elle pensent que vous ne la reconnaitrez pas. La voici.

Scène V

ANTOINE, M. VANDERK, UN DOMESTIQUE, Mlle SOPHIE VANDERK ANNONCÉE SOUS LE NOM DE MADAME DE VANDERVILLE.

LE DOMESTIQUE,

riant.

Monsieur, Madame la Marquise de Vanderville.

M. VANDERK.

Faites entrer.

(On ouvre les deux battants.)

De grandes révérences.

SOPHIE,

Interdite.

Mon... Monsieur.

M. VANDERK.

Madame. Avancez un siège.

(Ils s'assoient. A Antoine.)

Elle n'est pas mal.

(à Sophie)

Puis-je savoir de Madame ce qui me procure l'honneur de la voir?

SOPHIE.

Tremblante.

C'est que... Mon... Monsieur, j'ai... j'ai un papier à vous remettre.

M. VANDERK.

Si Madame veut bien me le confier.

(Pendant qu'elle cherche, il regarde Antoine.)

ANTOINE.

Ah ! Monsieur, qu'elle est belle comme cela!

SOPHIE.

() On pourrait voir Victorine espionner.*

Le voici.

Le père se lève pour prendre le papier.

Ah ! Monsieur, pourquoi vous déranger?

(à part.)

Je suis toute interdite.

M. VANDERK.

Cela suffit. C'est trente louis. Ah ! rien de mieux. Je vais...

(Pendant que M. Vanderk va à son secrétaire, Sophie fait signe à Antoine de ne rien dire).

Ce billet est excellent : il vous est venu par la Hollande.

SOPHIE.

Non.... oui.

M. VANDERK.

Vous avez raison, Madame... Voici la somme.

SOPHIE.

Monsieur, je suis votre très humble et très obéissante servante.

M. VANDERK.

Madame ne compte pas?

SOPHIE.

Ah ! mon cher... Mon... Monsieur. Vous êtes un si honnête homme... que... la réputation... la renommée dont...

Scène VI

MME VANDERK ET LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

SOPHIE.

Ah ! maman, papa s'est moqué de moi.

M. VANDERK.

Comment! c'est vous, ma fille?

SOPHIE.

Ah ! vous m'aviez reconnue.

MME VANDERK.

Comment la trouvez-vous?

M. VANDERK.

Fort bien.

SOPHIE.

Vous ne m'avez seulement pas regardée. Je ne suis pas une voleuse et voici votre argent, que vous donnez avec tant de confiance à la première personne.

M. VANDERK.

Garde-le, ma fille. Je ne veux pas que dans toute ta vie tu puisses te reprocher une fausseté même en badinant. Ton billet, je le tiens pour bon. Garde les trente louis.

SOPHIE.

Ah ! mon cher père.

M. VANDERK.

Vous aurez des présents à faire demain.

Scène VII

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS ET LE GENDRE.

M. VANDERK.

Vous allez, Monsieur, épouser une jolie personne. Se faire annoncer sous un faux nom, se servir d'un faux seing pour tromper son père : tout cela n'est qu'un badinage pour elle.

LE GENDRE.

Ah ! Monsieur, vous avez à punir deux coupables. Je suis complice et voici la main qui a signé.

M. VANDERK.

prenant la main de sa fille et celle de son futur.

Voilà comme je la punis.

LE GENDRE.

Comment récompensez-vous donc ?

(La mère fait un signe à Sophie.)

SOPHIE.

au futur.

Permettez moi, Monsieur, de vous prier...

LE GENDRE.

Commandez.

SOPHIE.

Devinez ce que je veux vous dire.

MME VANDERK.

à son mari.

Votre fille est très embarrassée.

M. VANDERK.

Quel est son embarras ?

LE GENDRE.

à Sophie.

Je voudrais bien vous deviner... Ah ! c'est de vous laisser ?

SOPHIE.

Oui.

MME VANDERK.

Votre fille nous quitte : elle veut vous demander...

M. VANDERK.

Ah, Madame !

MME VANDERK.

Ma fille !

SOPHIE.

Ma mère ! Ah ! mon cher père, je...

(faisant le mouvement pour se mettre à genoux, le père la retient.)

M. VANDERK.

Ma fille, épargne à ta mère et à moi l'attendrissement d'un pareil moment. Toutes nos actions ne tendent, jusqu'à présent, qu'à attirer sur toi et sur ton frère toutes les faveurs du Ciel. Ne perds jamais de vue, ma fille, que la bonne conduite des père et mère est la bénédiction des enfants.

SOPHIE.

Ah ! si jamais je l'oublie !

Scène VIII.

VICTORINE, VANDERK FILS QUI ENTRE QUELQUE TEMPS APRÈS ET LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

VICTORINE.

Le voilà.

MME VANDERK.

Qui ? qui donc ?

VICTORINE.

Monsieur votre fils.

MME VANDERK.

Je vous assure, Victorine, que plus vous avancez en âge, et plus vous extravaguez.

VICTORINE.

Madame ?

MME VANDERK.

Premièrement, vous entrez ici sans qu'on vous appelle.

VICTORINE.

Mais, Madame.

MME VANDERK.

A-t-on coutume d'annoncer mon fils ?

SOPHIE.

Ma bonne amie, vous êtes bien folle.

VICTORINE.

C'est que le voilà.

(Le fils fait des révérences.)

SOPHIE.

Ah ! mon frère ne me reconnaît pas.

M. VANDERK FILS.

Hé ! c'est ma sœur ! Oh, elle est charmante !

MME VANDERK.

Tu la trouves donc bien ?

M. VANDERK FILS.

Oui, ma mère.

Scène IX

LE GENDRE ET LES MÊMES ACTEURS.

LE GENDRE

M'est il permis d'approcher ?

à Sophie, ensuite au Père.

Les notaires font arrivés.

(Il veut donner le bras à Sophie, qui montre sa mère.)

SOPHIE.

A ma mère.

(Le Gendre donne la main à la mère, et sort.)

Scène X

M. VANDERK FILS, SOPHIE, VICTORINE.

SOPHIE.

Vous me trouvez donc bien?

M. VANDERK FILS.

Très bien.

SOPHIE.

Et moi, mon frère, je trouve fort mal de ce qu'un jour comme celui-ci vous êtes revenu si tard. Demandez à Victorine.

M. VANDERK FILS.

Mais, quelle heure donc?

SOPHIE.

lui donnant une montre.

Tenez, regardez.

M. VANDERK FILS.

Il est vrai qu'il est un peu tard. Cette montre est jolie.

(Il veut la rendre.)

SOPHIE.

Non, mon frère, je veux que vous la gardiez comme un reproche éternel de ce que vous vous êtes fait attendre.

M. VANDERK FILS.

Et moi je l'accepte de bon cœur. Puissé-je, à chaque fois que j'y regarderai, me féliciter de vous savoir heureuse.

Scène XI

Le Gendre rentre : il prend la main de Sophie. Le frère regarde la montre, rêve et soupire. Victorine le regarde.

M. VANDERK FILS, VICTORINE.

VICTORINE.

Vous m'avez bien inquiétée. Une dispute dans un café !

M. VANDERK FILS.

Est-ce que mon père sait cela ?

VICTORINE.

Est-ce que cela est vrai ?

M. VANDERK FILS.

Non, non, Victorine.

(Il entre dans le salon, et Victorine sort d'un autre côté.)

VICTORINE.

Ah! que cela m'inquiète !

ACTE II

Scène première

ANTOINE, LE DOMESTIQUE QUI A DÉJÀ PARU.

ANTOINE.

Où diable étiez-vous donc ?

LE DOMESTIQUE.

J'étais dans le magasin.

ANTOINE.

Qui vous y avait envoyé ?

LE DOMESTIQUE.

Vous.

ANTOINE.

Eh ! que faisiez - vous là ?

LE DOMESTIQUE.

Je dormais.

ANTOINE.

Vous dormiez ! il faut qu'il y ait plus de deux heures.

LE DOMESTIQUE.

Je n'en sais rien : eh bien, votre maître est-il rentré ?

ANTOINE.

Bon ; on a soupé depuis.

LE DOMESTIQUE.

Enfin, puis-je lui remettre ma lettre ?

ANTOINE.

Attendez.

Scène II

ANTOINE, LE DOMESTIQUE ET VANDERK FILS.

LE DOMESTIQUE.

N'est-ce pas là lui ?

ANTOINE.

Non, non, restez ; parbleu, vous êtes un drôle d'homme de rester dans ce magasin pendant trois heures.

LE DOMESTIQUE.

Ma foi, j'y aurais passé la nuit, si la faim ne m'avait pas réveillé.

ANTOINE.

Venez, venez.

Scène III

M. VANDERK FILS, SEUL.

Quelle fatalité ! je ne voulais pas sortir; il semblait que j'avais un pressentiment. Les Commerçants ... les Commerçants . . . c'est l'état de mon Père, et je ne souffrirai jamais qu'on l'avilisse...

Ah, mon Père! mon Père ! un jour de noce ! je vois toutes ses inquiétudes, toute sa douleur, le désespoir de ma Mère, ma Sœur, cette pauvre Victorine, Antoine, toute une famille. Ah Dieu ! que ne donnerais je pas pour reculer d'un jour, d'un seul jour; reculer ...

(le père entre et le regarde.)

Non certes, je ne reculerai pas. Ah Dieu !

(Il aperçoit son père, il reprend un air gai.)

Scène IV

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK PÈRE.

Eh, mais, mon fils, quelle pétulance ! quels mouvements ! que signifie?

M. VANDERK FILS.

Je déclamaï ; je.... je faisais le Héros.

M. VANDERK PÈRE.

Vous ne représenteriez pas demain quelque pièce de théâtre, une tragédie?

M. VANDERK FILS.

Non, non, mon père.

M. VANDERK PÈRE.

Faites, si cela vous amuse : mais, il faudrait quelques précautions, dites le-moi ; et s'il ne faut pas que je le sache, je ne le saurai pas.

M. VANDERK FILS.

Je vous suis obligé, mon père ; je vous le dirais.

M. VANDERK PÈRE.

Si vous me trompez, prenez-y garde ; je ferai cabale.

M. VANDERK FILS.

Je ne crains pas cela ; mais, mon père, on vient de lire le contrat de mariage de ma sœur : nous l'avons tous signé. Quel nom y avez-vous pris ? et quel nom m'avez-vous fait prendre ?

M. VANDERK PÈRE.

Le vôtre.

M. VANDERK FILS.

Le mien ! est-ce que celui que je porte?...

M. VANDERK PÈRE.

Ce n'est qu'un surnom.

M. VANDERK FILS.

Vous vous êtes titré de Chevalier, d'ancien Baron de Savières, de Clavières, de...

M. VANDERK PÈRE.

Je le suis.

M. VANDERK FILS.

Vous êtes donc gentilhomme?

M. VANDERK PÈRE.

Oui.

M. VANDERK FILS.

Oui ?

M. VANDERK PÈRE.

Vous doutez de ce que je dis.

M. VANDERK FILS.

Non, mon père ; mais est-il possible?

M. VANDERK PÈRE.

Il n'est pas possible que je sois gentilhomme?

M. VANDERK FILS.

Je ne dis pas cela. Mais est-il possible, fussiez vous le plus pauvre des Nobles, que vous ayez pris un état ?

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils, lorsqu'un homme entre dans le monde, il est le jouet des circonstances.

M. VANDERK FILS.

En est-il d'assez fortes pour descendre du rang le plus distingué au rang ...

M. VANDERK PÈRE.

Achevez, au rang le plus bas.

M. VANDERK FILS.

Je ne voulais pas dire cela.

M. VANDERK PÈRE.

Ecoutez : le compte le plus rigide qu'un père doive à son fils, est celui de l'honneur qu'il a reçu de ses ancêtres ; asseyez vous.

(Le père s'assied; le fils prend un siège, et s'assied ensuite.)

J'ai été élevé par votre bisaïeul: mon père fut tué fort jeune à la tête de son régiment. Si vous étiez moins raisonnable, je ne vous confierais pas l'histoire de ma jeunesse et la voici. Votre mère, fille d'un gentilhomme voisin, a été ma seule et unique passion. Dans l'âge où l'on ne choisit pas, j'ai eu le bonheur de bien choisir. Un jeune officier, venu en quartier d'hiver dans la Province, trouva mauvais qu'un enfant de seize ans, c'était mon âge, attirât les attentions d'un autre enfant : votre mère n'avait pas douze ans : il me traita avec une hauteur, je ne le supportai pas, nous nous battîmes.

M. VANDERK FILS.

Vous vous battîtes?

M. VANDERK PÈRE

Oui, mon fils.

M. VANDERK FILS.

Au pistolet?

M. VANDERK PÈRE.

Non, à l'épée. Je fus forcé de quitter la Province: votre Mère me jura une constance qu'elle a eue toute sa vie. Je m'embarquai. Un bon Hollandais, propriétaire du bâtiment sur lequel j'étais, me prit en affection. Nous fumes attaqués, et je lui fus utile, (c'est là où j'ai connu Antoine.) Le bon Hollandais m'associa à son commerce ; il m'offrit sa nièce et sa fortune. Je lui dis mes engagements, il m'approuve, il part, il obtient le consentement des parents de votre Mère, il me l'amène avec sa nourrice : c'est cette bonne vieille qui est ici. Nous nous marions ; le bon Hollandais mourut dans mes bras, je pris à sa prière et son nom et son commerce: le Ciel a béni ma fortune, je ne peux être plus heureux, je suis estimé : voici votre sœur bien établie, votre beau-frère

remplit avec honneur une des premières places dans la robe. Pour vous, mon fils, vous serez digne de moi et de vos aïeux : j'ai déjà remis dans notre famille tous les biens que la nécessité de servir le Prince avait fait sortir des mains de vos ancêtres, ils seront à vous ces biens ; et si vous pensez que j'ai fait par le commerce une tache à leur nom, c'est à vous de l'effacer; mais dans un siècle aussi éclairé que celui-ci, ce qui peut donner la noblesse n'est pas capable de l'ôter.

M. VANDERK FILS.

Ah, mon père! je ne le pense pas; mais le préjugé est malheureusement si fort.....

M. VANDERK PÈRE.

Un préjugé ! un tel préjugé n'est rien aux yeux de la raison.

M. VANDERK FILS.

Cela n'empêche pas que le commerce ne soit considéré comme un état.

M. VANDERK PÈRE.

Quel état, mon Fils, que celui d'un homme, qui d'un trait de plume se fait obéir d'un bout de l'univers à l'autre ! Son nom, son seing n'a pas besoin, comme la monnaie des Souverains, que la valeur du métal serve de caution à l'empreinte ; sa personne a tout fait ; il a signé, cela suffit.

M. VANDERK FILS.

J'en conviens; mais.....

M. VANDERK PÈRE.

Ce n'est pas un peuple, ce n'est pas une seule nation qu'il sert; il les sert toutes, et en est servi: c'est l'homme de l'univers.

M. VANDERK FILS.

Cela peut être vrai; mais enfin en lui-même qu'a-t-il de respectable?

M. VANDERK PÈRE.

De respectable ! ce qui légitime dans un gentilhomme les droits de la naissance, ce qui fait la base de ses titres ; la droiture, l'honneur, la probité.

M. VANDERK FILS.

Votre conduite, mon père.

M. VANDERK PÈRE.

Quelques particuliers audacieux font armer les Rois, la guerre s'allume, tout s'embrase, l'Europe est divisée ; mais ce négociant anglais, hollandais, russe ou chinois, n'en est pas moins l'ami de mon cœur ; nous sommes sur la superficie de la terre autant de fils de soie qui lient ensemble les nations et les ramènent à la paix par la nécessité du commerce : voilà, mon fils, ce que c'est qu'un honnête Négociant.

M. VANDERK FILS.

Et le gentilhomme donc et le militaire?

M. VANDERK PÈRE.

Je ne connais que deux états au dessus du commerçant,
(en supposant encore qu'il y ait quelque différence entre ceux qui font le mieux qu'ils peuvent dans le rang où le Ciel les a placés.)

Je ne connais que deux états, le Magistrat qui fait parler les Lois et le Guerrier qui défend la Patrie.

M. VANDERK FILS.

Je suis donc gentilhomme ?

M. VANDERK PÈRE.

Oui, mon fils : il est peu de bonnes maisons à qui vous ne teniez et qui ne tiennent à vous.

M. VANDERK FILS.

Pourquoi donc me l'avoir caché ?

M. VANDERK PÈRE.

Par une prudence peut-être inutile: j'ai craint que l'orgueil d'un grand nom ne devînt le germe de vos vertus ; j'ai désiré que vous les tinssiez de vous-même. Je vous ai épargné jusqu'à cet instant les réflexions que vous venez de faire, réflexions qui dans un âge moins avancé se seraient produites avec plus d'amertume.

M. VANDERK FILS.

Je ne crois pas que jamais

M. VANDERK PÈRE.

Qu'est-ce ?

Scène V

ANTOINE, LE DOMESTIQUE, M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS QUI RÊVE.

ANTOINE.

Il y a, Monsieur, plus de trois heures qu'il est là : c'est un domestique.

M. VANDERK PÈRE.

Pourquoi faire attendre ? Pourquoi ne pas faire parler ? Son temps peut être précieux ; son Maître peut avoir besoin de lui.

ANTOINE.

Je l'ai oublié, on a soupé, il s'est endormi.

LE DOMESTIQUE.

Je me suis endormi ; ma foi, on est las... on est las..... Où diable est-elle à présent ? cette chienne de lettre me fera damner aujourd'hui.

M. VANDERK PÈRE.

Donnez vous patience.

LE DOMESTIQUE.

Ah, la voilà!

Il bâille pendant que le père lit, le fils rêve.

M. VANDERK PÈRE.

Vous direz à votre Maître. Qu'est-il votre Maître ?

LE DOMESTIQUE.

M. Desparville.

M. VANDERK PÈRE.

J'entends ; mais quel est son état?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a pas longtemps que je suis à lui ; mais il a servi.

M. VANDERK PÈRE.

Servi ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, c'est un officier distingué.

M. VANDERK PÈRE.

Dites à votre maître, dites à M. Desparville que demain entre trois et quatre heures après midi je l'attends ici.

LE DOMESTIQUE.

Oui.

M. VANDERK PÈRE.

Dites, je vous en prie, que je suis bien fâché de ne pouvoir lui donner une heure plus prompte, que je suis dans l'embarras.

LE DOMESTIQUE.

Je sais, je sais La noce de ... oui, oui.

Scène VI

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS.

Mon père, je vous prie de pardonner à mes réflexions.

M. VANDERK PÈRE.

Il vaut mieux les dire que les taire.

M. VANDERK FILS.

Peut-être avec trop de vivacité.

M. VANDERK PÈRE.

C'est de votre âge : vous allez voir ici une femme qui a bien plus de vivacité que vous sur cet article. Quiconque n'est pas militaire, n'est rien.

M. VANDERK FILS.

Qui donc ?

M. VANDERK PÈRE.

Votre tante, ma propre sœur ; elle devrait être arrivée ; c'est en vain que je l'ai établie honorablement ; elle est veuve à présent et sans enfants ; elle jouit de tous les revenus des biens que je vous ai achetés ; je l'ai comblée de tout ce que j'ai cru devoir satisfaire ses vœux : cependant elle ne me pardonnera jamais l'état que j'ai pris ; et lorsque mes dons ne profanent pas ses mains, le nom de Frère profanerait ses lèvres : elle est cependant la meilleure de toutes les femmes ; mais voilà comme un honneur de préjugé étouffe les sentiments de la nature et de la reconnaissance.

M. VANDERK FILS.

Mais, mon père, à votre place je ne lui pardonnerais jamais.

M. VANDERK PÈRE.

Pourquoi ? Elle est ainsi, mon fils ; c'est une faiblesse en elle, c'est de l'honneur mal entendu, mais c'est toujours de l'honneur.

M. VANDERK FILS.

Vous ne m'aviez jamais parlé de cette tante.

M. VANDERK PÈRE.

Ce silence entrant dans mon système à votre égard ; elle vit dans le fond du Berry ; elle n'y soutient qu'avec trop de hauteur le nom de nos ancêtres ; et l'idée de noblesse est si forte en elle, que je ne lui aurais pas persuadé de venir au mariage de votre sœur, si je ne lui avais écrit qu'elle épouse un homme de qualité ; encore a-t-elle mis des conditions singulières.

M. VANDERK FILS.

Des conditions !

M. VANDERK PÈRE.

Mon cher frère, m'écrit-elle, j'irai ; mais ne serait-il pas mieux que je ne passasse que pour une parente éloignée de votre femme, pour une protectrice de la famille ? Elle appuie cela de tous les mauvais raisonnements qui J'entends une voiture.

M. VANDERK FILS.

Je vais voir.

Scène VII

MME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS.

MME VANDERK.

Voici, je crois, ma belle-sœur.

M. VANDERK PÈRE.

Il faut voir.

SOPHIE.

Voici ma tante.

M. VANDERK PÈRE.

Restez ici, je vais au devant d'elle.

LE GENDRE.

Vous accompagnerai-je?

M. VANDERK PÈRE.

Non, restez. Victorine, éclairez-moi.

Victorine prend un flambeau et passe devant.

Scène VIII

MME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, M. VANDERK FILS.

LE GENDRE.

Eh bien, mon cher frère, vous avez aujourd'hui un petit air sérieux.

M. VANDERK FILS.

Non, je vous assure.

LE GENDRE.

Pensez-vous que votre sœur ne sera pas heureuse avec moi ?

M. VANDERK FILS.

Je ne doute pas qu'elle ne le soit.

SOPHIE.

à sa mère.

L'appellerai-je ma tante ?

MME VANDERK.

Gardez-vous-en bien, laissez-moi parler.

Scène IX

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, M. VANDERK PÈRE, LA TANTE, UN LAQUAIS EN VESTE, UNE CEINTURE DE SOIE, BOTTÉ, UN FOUET SUR L'ÉPAULE ; CEPENDANT IL PORTE LA ROBE DE LA TANTE.

LA TANTE.

Ah! j'ai les yeux éblouis, écarter ces flambeaux ; point d'ordre sur les routes, je devrais être ici il y a deux heures : soyez de condition, n'en soyez pas, une Duchesse, une Financière, c'est égal ; des chevaux terribles, mes femmes ont eu des peurs ; laissez ma robe, vous. Ah, c'est Madame Vanderk!

(Mme de Vanderk avance, la salue, l'embrasse et Mme de Vanderk met de la hauteur.)

MME VANDERK.

Madame, voici ma fille que j'ai l'honneur de vous présenter.

(La tante fait une révérence et n'embrasse pas.)

LA TANTE.

à Mr. Vanderk père.

Quel est ce Monsieur noir et ce jeune homme?

M. VANDERK PÈRE.

C'est mon gendre futur.

LA TANTE.

en regardant le fils.

Il ne faut que des yeux pour juger qu'il est d'un sang noble.

M. VANDERK PÈRE.

Ne trouvez-vous pas qu'il a quelque chose du grand-père?

LA TANTE.

Quelque chose ... oui, le front : il est sans doute avancé dans le service ?

M. VANDERK PÈRE.

Non, il est trop jeune.

LA TANTE.

Il a sans doute un régiment.

M. VANDERK PÈRE.

Non.

LA TANTE.

Pourquoi donc?

M. VANDERK PÈRE.

Lorsque par ses services il aura mérité la faveur de la Cour, je suis tout prêt.

LA TANTE.

Vous avez eu vos raisons, il est fort bien : votre fille l'aime sans doute?

M. VANDERK PÈRE.

Oui, ils s'aiment beaucoup.

LA TANTE.

Moi, je me serais peu embarrassée de cet amour- là, et j'aurais voulu que mon gendre eût eu un rang avant de lui donner ma fille.

M. VANDERK PÈRE.

Il est Président.

LA TANTE.

Président ! pourquoi porte-t-il l'épée?

M. VANDERK PÈRE.

Qui ! voici mon gendre futur.

LA TANTE.

Cela ? Monsieur est donc de Robe?

LE GENDRE.

Oui, Madame, et je m'en fais honneur.

LA TANTE.

Monsieur, il y a dans la Robe des personnes qui tiennent à ce qu'il y a de mieux.

LE GENDRE.

Et qui le sont, Madame.

LA TANTE.

au père.

Vous ne m'aviez pas écrit que c'était un homme de Robe.

(au gendre)

Je vous fais, Monsieur, mon compliment, je suis charmée de vous voir uni à une famille.

LE GENDRE.

Madame ?

LA TANTE.

A une famille à laquelle je prends le plus vif intérêt.

LE GENDRE.

Madame ?

LA TANTE.

Mademoiselle a dans toute sa personne un air, une grâce, un sérieux, une modestie ; elle sera dignement Madame la Présidente : et ce jeune Monsieur ?

(Regardant le fils.)

M. VANDERK PÈRE.

C'est mon fils.

LA TANTE.

Votre fils ! votre fils ! vous ne me le dites pas..... c'est mon neveu ; ah ! il est charmant, il est charmant: embrassez-moi, mon cher enfant. Ah ! vous avez raison, c'est tout le portrait de mon grand-père ; il m'a saisi, ses yeux, son front, l'air noble : ah ! mon frère, ah ! Monsieur, je veux l'emmener, je veux le faire connaître dans la Province, je le présenterai ; ah ! il est charmant.

MME VANDERK.

Madame, voulez-vous passer dans votre appartement?

M. VANDERK PÈRE.

On va vous servir.

LA TANTE.

Ah ! mon lit, mon lit et un bouillon. Ah ! il est charmant : je le retiens demain pour me donner la main. Bonsoir, mon cher neveu, bonsoir.

M. VANDERK FILS.

Ma chère tante, je vous souhaite.....

Scène X

M. VANDERK FILS, VICTORINE.

M. VANDERK FILS.

Ma chère tante est assez folle.

VICTORINE.

C'est Madame votre tante?

M. VANDERK FILS.

Oui, sœur de mon père.

VICTORINE.

Ses domestiques font un train; elle en a quatre, cinq, sans compter les femmes : ils sont d'une arrogance... Madame la Marquise par-ci, Madame la Marquise par là, elle veut ci, elle entend ça; il semble que tout soit à elle.

M. VANDERK FILS.

Je m'en doute bien.

VICTORINE.

Vous ne la suivez pas, votre chère tante?

M. VANDERK FILS.

J'y vais. Bon soir, Victorine.

VICTORINE.

Attendez donc.

M. VANDERK FILS.

Que veux-tu?

VICTORINE.

Voyons donc votre nouvelle montre.

M. VANDERK FILS.

Tu ne l'as pas vue?

VICTORINE.

Que je la vois encore : Ah, elle est belle ; des diamants, à répétition: il est onze heures 7, 8, 9, 10 minutes, onze heures dix minutes. Demain à pareille heure... Voulez-vous que je vous dise tout ce que vous ferez demain?

M. VANDERK FILS.

Ce que je ferai?

VICTORINE.

Oui ; vous vous lèverez à sept, disons à huit heures ; vous descendrez à dix ; vous donnerez la main à la Mariée ; on reviendra à deux heures ; on dînera, on jouera; ensuite votre feu d'artifice, pourvu encore que vous ne soyez pas blessé.

M. VANDERK FILS.

Ah ! si je le suis...

VICTORINE.

Il ne faut pas l'être.

M. VANDERK FILS.

Cela vaudrait mieux.

VICTORINE.

Je parie que voilà tout ce que vous ferez demain.

M. VANDERK FILS.

Tu serais bien étonnée si je ne faisais rien de tout cela.

VICTORINE.

Que ferez-vous donc?

M. VANDERK FILS.

Au reste, tu peux avoir raison.

VICTORINE.

C'est joli, une montre à répétition : lorsqu'on se réveille, on sonne l'heure : je crois que je me réveillerais exprès.

M. VANDERK FILS.

Eh bien, je veux qu'elle passe la nuit dans ta chambre, pour savoir si tu te réveilleras.

VICTORINE.

Non.

M. VANDERK FILS.

Je t'en prie.

VICTORINE.

Si on le savait, on se moquerait de moi.

M. VANDERK FILS.

Qui le dira ? tu me la rendras demain au matin.

VICTORINE.

Vous en pouvez être sûr ; mais... vous ?

M. VANDERK FILS.

N'ai-je pas ma pendule ? et tu me la rendras.

VICTORINE.

Sans doute.

M. VANDERK FILS.

Qu'à moi ;

VICTORINE.

A qui donc ?

M. VANDERK FILS.

Qu'à moi.

VICTORINE.

Eh, mais, sans doute.

M. VANDERK FILS.

Bonsoir,

VICTORINE.

Adieu. Bonsoir. Qu'à moi... Qu'à moi.

Scène XI

VICTORINE SEULE.

Qu'à moi, qu'à moi, que veut-il dire ? Il a quelque chose d'extraordinaire aujourd'hui : ce n'est pas sa gaieté, son air franc : il rêvait... Si c'était... non...

Scène XII

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

On vous appelle, on vous sonne depuis une heure. Quatre ou cinq misérables laquais de condition donnent plus de peine qu'une maison de quarante personnes. Nous verrons demain : ce sera un beau bruit. Je n'oublie rien. Non.

(Il souffle les bougies.)

Allons nous coucher.

Scène XIII

ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Antoine. Monsieur dit qu'avant de vous coucher vous montiez chez lui par le petit escalier.

ANTOINE.

Oui, j'y vais.

LE DOMESTIQUE.

Bonsoir, M. Antoine.

ANTOINE.

Bonsoir, bonsoir.

ACTE III

Scène première

M. VANDERK FILS, SON DOMESTIQUE.

M. Vanderk fils entre en tâtonnant avec précaution : le Domestique ouvre le volet fermé le soir par Antoine. M. Vanderk regarde partout. Le Domestique est botté ainsi que son Maître, qui tient deux pistolets.

M. VANDERK FILS.

Eh bien ! les clefs.

SON DOMESTIQUE.

J'ai cherché partout, sur la fenêtre, derrière la porte ; j'ai tâté le long de la barre de fer, je n'ai rien trouvé : enfin j'ai réveillé le Portier.

M. VANDERK FILS.

Eh bien ?

SON DOMESTIQUE.

Il dit que M. Antoine les a.

M. VANDERK FILS.

Eh pourquoi Antoine a-t-il pris ces clefs ?

SON DOMESTIQUE.

Je n'en sais rien.

M. VANDERK FILS.

A-t-il coutume de les prendre ?

SON DOMESTIQUE.

Je ne l'ai pas demandé : voulez-vous que j'y aille ?

M. VANDERK FILS.

Non.... Et nos chevaux?

SON DOMESTIQUE.

Ils sont dans la cour.

M. VANDERK FILS.

Tiens, mets ces pistolets à l'arçon, et n'y touche pas. As-tu entendu du bruit dans la maison ?

SON DOMESTIQUE.

Non. Tout le monde dort : j'ai cependant vu de la lumière.

M. VANDERK FILS.

Où ?

SON DOMESTIQUE.

Au troisième.

M. VANDERK FILS.

Au troisième ?

SON DOMESTIQUE.

Ah ! c'est dans la chambre de Mademoiselle Victorine : mais c'est sa lampe.

M. VANDERK FILS.

Victorine.... Va t'en.

SON DOMESTIQUE.

Où irai-je?

M. VANDERK FILS.

Descends dans la cour, écoute : cache les chevaux sous la remise à gauche près du carrosse de ma Mère ; point de bruit surtout ; il ne faut réveiller personne.

Scène II

M. VANDERK FILS.

Pourquoi Antoine a-t-il pris ces clefs ? Que vais-je faire ? C'est de le réveiller. Je lui dirai... Je veux sortir... J'ai des emplettes : j'ai quelques affaires... Frappons. Antoine... Je n'entends rien... Antoine... Il va me faire cent questions. Vous sortez de bonne heure. Quelle affaire avez-vous donc ? Vous sortez à cheval : attendez le jour. Je ne veux pas attendre moi. Donnez-moi les clefs. (il frappe.). Antoine.

ANTOINE.

en dedans.

Qui est là?

M. VANDERK FILS.

Il a répondu. Antoine.

ANTOINE.

Qui peut frapper si matin?

M. VANDERK FILS.

Moi.

ANTOINE.

Ah ! Monsieur, j'y vais.

M. VANDERK FILS.

Il se lève.... Rien de moins extraordinaire ; j'ai affaire, moi; je sors. Je vais à deux pas : quand j'irais plus loin. Mais vous êtes en bottines. Mais ce cheval ? ce Domestique ? Eh bien, je vais à deux lieues d'ici ; mon père m'a dit de lui faire une commission. Comme l'esprit va chercher bien loin les raisons les plus simples. Ah ! je ne sais pas mentir.

Scène III

ANTOINE SON COL À LA MAIN. M. VANDERK FILS.

ANTOINE.

Comment, Monsieur, c'est vous?

M. VANDERK FILS.

Oui : donne-moi vite les clefs de la porte cochère.

ANTOINE.

Les clefs?

M. VANDERK FILS.

Oui.

ANTOINE.

Les clefs ? mais le Portier doit les avoir.

M. VANDERK FILS.

Il dit que vous les avez.

ANTOINE.

Ah ! c'est vrai: hier au soir, je ne m'en re-souvenais pas. Mais à propos, Monsieur votre père les a.

M. VANDERK FILS.

Mon père ? Hé pourquoi les a-t-il ?

ANTOINE.

Demandez-lui, je n'en sais rien.

M. VANDERK FILS.

Il ne les a pas ordinairement.

ANTOINE.

Mais vous sortez de bonne heure.

M. VANDERK FILS.

Il faut qu'il ait eu quelques raisons pour prendre ces clefs.

ANTOINE.

Peut-être quelque domestique : ce mariage ... Il a appréhendé de l'embarras, des fêtes... des aubades... Il veut se lever le premier : enfin que sais-je ?

M. VANDERK FILS

Eh bien, mon pauvre Antoine. Rends-moi le plus grand.... rends-moi un petit service : entre tout doucement, je t'en prie, dans l'appartement de mon père: il aura mis les clefs sur quelque table, sur quelque chaise ; apporte-les moi. Prends garde de le réveiller, je serais au désespoir d'avoir été la cause que son sommeil eût été troublé.

ANTOINE.

Que n'y allez-vous?

M. VANDERK FILS.

S'il t'entend, tu lui donneras mieux une raison que moi.

ANTOINE,

le doigt en l'air.

J'y vais : ne sortez pas, ne sortez pas.

M. VANDERK FILS.

Où veux-tu que j'aille ?

Scène IV

M. VANDERK FILS.

J'aurais bien cru qu'il m'aurait fait plus de questions ; Antoine est un bon homme... Il se sera bien imaginé... Ah, mon père, mon père!... il dort... il ne sait pas... Ce cabinet, cette maison, tout ce qui m'entoure m'est plus cher : quitter cela pour toujours, ou pour longtemps, cela fait une peine qui... Ah ! le voilà. Ciel ! c'est mon père.

Scène V

M. VANDERK PÈRE, EN ROBE DE CHAMBRE, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS.

Ah! mon père, que je suis fâché ! c'est la faute d'Antoine. Je le lui avais dit ; mais il aura fait du bruit, il vous aura réveillé.

M. VANDERK PÈRE.

Non, je l'étais.

M. VANDERK FILS.

Vous l'étiez ? Apparemment, mon père, que l'embarras d'aujourd'hui, et que....

M. VANDERK PÈRE.

Eh, où allez-vous si matin ?

M. VANDERK FILS.

Une fantaisie d'exercice ; je voulais faire le tour du rempart : une idée... un caprice qui m'a pris tout d'un coup ce matin.

M. VANDERK PÈRE.

Dès hier vous aviez dit qu'on tint vos chevaux prêts.

M. VANDERK FILS.

Non pas absolument.

M. VANDERK PÈRE.

Non, mon fils, vous avez quelque dessein.

M. VANDERK FILS.

Quel dessein voudriez-vous que j'eusse ?

M. VANDERK PÈRE.

Je vous le demande.

M. VANDERK FILS.

Croyez, mon père...

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils, jusqu'à cet instant je n'ai connu en vous ni détour, ni mensonge : si ce que vous me dites est vrai, répétez-le moi, et je vous croirai..... Si ce sont quelques raisons, quelques folies de votre âge, de ces niaiseries qu'un père peut soupçonner, mais ne doit jamais savoir ; quelque peine que cela me fasse, je n'exige pas une confidence dont nous rougirions l'un et l'autre : voici les clefs, sortez...

(Le fils tend la main, et les prend.)

Mais, mon fils, si cela pouvait intéresser votre repos, et le mien, et celui de votre mère.

M. VANDERK FILS.

Ah! mon père.

M. VANDERK PÈRE.

Il n'est pas possible qu'il y ait rien de déshonorant dans ce que vous allez faire.

M. VANDERK FILS.

Ah ! bien plutôt...

M. VANDERK PÈRE.

Achevez.

M. VANDERK FILS.

Que me demandez-vous ? Ah, mon père ! vous me l'avez dit hier : vous avez été insulté ; vous étiez jeune ; vous vous êtes battu ; vous le feriez encore. Ah ! que je suis malheureux ! je sens que je vais faire le malheur de votre vie. Non... jamais... Quelle leçon!... Vous pouvez m'en croire : si la fatalité....

M. VANDERK PÈRE.

Insulté... battu... Le malheur de ma vie : mon fils, causons ensemble, et ne voyez en moi qu'un ami.

M. VANDERK FILS.

S'il était possible que j'exigeasse de vous un serment... Promettez-moi que quelque chose que je vous dise, votre bonté ne me détournera pas de ce que je dois faire.

M. VANDERK PÈRE.

Si cela est juste.

M. VANDERK FILS.

Juste ou non.

M. VANDERK PÈRE.

Ou non ?

M. VANDERK FILS.

Ne vous alarmez pas. Hier au soir j'ai eu quelqu'altercation, une dispute avec un officier de cavalerie : nous sommes sortis ; on nous a séparés... Parole aujourd'hui.

M. VANDERK PÈRE,

en s'appuyant sur le dos d'une chaise.

Ah! mon fils!

M. VANDERK FILS.

Mon père, voilà ce que je craignais.

M. VANDERK PÈRE.

Je le crois : et puis-je savoir de vous un détail plus étendu de votre querelle, et de ce qui l'a causée, enfin de tout ce qui s'est passé ?

M. VANDERK FILS.

Ah! comme j'ai fait ce que j'ai pu pour éviter votre présence.

M. VANDERK PÈRE.

Vous fait-elle du chagrin?

M. VANDERK FILS.

Ah ! jamais, jamais, je n'ai eu tant besoin d'un ami, et surtout de vous.

M. VANDERK PÈRE.

Enfin vous avez une dispute.

M. VANDERK FILS.

L'histoire n'est pas longue: la pluie qui est survenue hier, m'a forcé d'entrer dans un café ; je jouais une partie d'échecs : j'entends à quelques pas de moi quelqu'un qui parlait avec chaleur : il racontait je ne sais quoi de son père, d'un marchand, d'un escompte, des billets ; mais je suis certain d'avoir entendu très distinctement : oui tous ces négociants, tous ces commerçants sont des fripons, sont des misérables. Je me suis retourné, je l'ai regardé : lui sans nul égard, sans nulle attention, a répété le même discours. Je me suis levé, je lui ai dit à l'oreille qu'il n'y avait qu'un malhonnête homme qui pût tenir de pareils propos : nous sommes sortis; on nous a séparés.

M. VANDERK PÈRE.

Vous me permettrez de vous dire...

M. VANDERK FILS.

Ah! je sais, mon père, tous les reproches que vous pouvez me faire : cet officier pouvait être dans un instant d'humeur : ce qu'il disait pouvait ne pas me regarder : lorsqu'on dit tout le monde, on ne dit personne ; peut-être même ne faisait-il que raconter ce qu'on lui avait dit : et voilà mon chagrin, voilà mon tourment. Mon retour sur moi-même a fait mon supplice : il faut que je cherche à égorger un homme qui peut n'avoir pas tort. Je crois cependant qu'il l'a dit, parce que j'étais présent.

M. VANDERK PÈRE.

Vous le désirez : vous connaît-il?

M. VANDERK FILS.

Je ne le connais pas.

M. VANDERK PÈRE.

Et vous cherchez querelle ! Ah ! mon fils, pourquoi n'avez-vous pas pensé que vous aviez votre père ? je pense si souvent que j'ai un fils.

M. VANDERK FILS.

C'est parce que j'y pensais.

M. VANDERK PÈRE.

Eh! dans quelle incertitude, dans quelle peine jetiez-vous aujourd'hui votre mère et moi !

M. VANDERK FILS.

J'y avais pourvu.

M. VANDERK PÈRE.

Comment ?

M. VANDERK FILS.

J'avais laissé sur ma table une lettre adressée à vous ; Victorine vous l'aurait donnée.

M. VANDERK PÈRE.

Est-ce que vous vous êtes confié à Victorine.

M. VANDERK FILS.

Non; mais elle devait rapporter quelque chose sur ma table et elle l'aurait vue.

M. VANDERK PÈRE.

Eh! Quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des lois?

M. VANDERK FILS.

La juste rigueur!

M. VANDERK PÈRE.

Oui, elles sont justes ces lois... Un peuple... je ne sais lequel... Les Romains, je crois, accordaient des récompenses à qui conservait la vie d'un citoyen. Quelle punition ne mérite pas un Français qui médite d'en égorger un autre, qui projette un assassinat !

M. VANDERK FILS.

Un assassinat!

M. VANDERK PÈRE.

Oui, mon fils ! un assassinat. La confiance que l'agresseur a dans ses propres forces, fait presque toujours sa témérité.

M. VANDERK FILS.

Et vous-même, mon Père, lorsqu'autrefois...

M. VANDERK PÈRE.

Le Ciel est juste : il m'en punit en vous. Enfin quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des lois?

M. VANDERK FILS.

La fuite.

M. VANDERK PÈRE.

Hé ! quelle était votre marche, le lieu, l'instant ?

M. VANDERK FILS.

Sur les trois heures après midi, nous devions nous rencontrer derrière les petits remparts.

M. VANDERK PÈRE.

Eh, pourquoi donc sortez-vous si tôt ?

M. VANDERK FILS.

Pour ne pas manquer à ma parole : j'ai redouté l'embarras de cette noce, de ma Tante et de me trouver engagé de façon à ne pouvoir m'échapper. Ah ! comme j'aurais voulu retarder d'un jour !

M. VANDERK PÈRE.

Et d'ici à trois heures ne pourriez-vous rester?

M. VANDERK FILS.

Ah! mon père ! imaginez....

M. VANDERK PÈRE.

Vous aviez raison; mais cette raison ne subsiste plus. Faites rentrer vos chevaux : remontez chez vous. Je vais réfléchir aux moyens qui peuvent vous sauver et l'honneur et la vie.

M. VANDERK FILS.

(A part.)

Me sauver l'honneur !... Mon père ; mon malheur mérite plus de pitié que d'indignation.

M. VANDERK PÈRE.

Je n'en ai aucune.

M. VANDERK FILS.

Prouvez le moi donc, en me permettant de vous embrasser.

M. VANDERK PÈRE.

Non, Monsieur, remontez chez vous.

M. VANDERK FILS.

Je... oui, mon père.

(Il se retire précipitamment.)

Scène VI

M. VANDERK PÈRE.

Infortuné, comme on doit peu compter sur le bonheur présent: je me suis couché le plus tranquille, le plus heureux des pères, et me voilà. Antoine... je ne puis avoir trop de confiance... Si son sang coulait pour son Roi ou pour sa patrie : mais...

Scène VII

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

ANTOINE.

Que voulez-vous ?

M. VANDERK PÈRE.

Ce que je veux ? ah qu'il vive.

ANTOINE.

Monsieur.

M. VANDERK PÈRE.

Je ne t'ai pas entendu entrer.

ANTOINE.

Vous m'avez appelé.

M. VANDERK PÈRE.

Je t'ai appelé... Antoine, je connais ta discrétion, ton amitié pour moi et pour mon fils ; il sortait pour se battre.

ANTOINE.

Contre qui ? Je vais.

M. VANDERK PÈRE.

Cela est inutile.

ANTOINE.

Tout le quartier va le défendre: je vais réveiller....

M. VANDERK PÈRE.

Non, ce n'est pas...

ANTOINE.

Vous me tueriez plutôt que de....

M. VANDERK PÈRE.

Tais-toi, il est ici ; cours à son appartement, dis lui, dis lui que je le prie de m'envoyer la Lettre dont il vient de me parler. Ne dis pas autre chose ; ne fais voir aucun intérêt sur ce qui le regarde... Remarque... va, qu'il te donne cette lettre, et qu'il m'attende : je vais le voir.

Scène VIII

M. VANDERK PÈRE, SEUL.

Fouler aux pieds la raison, la nature et les lois. Préjugé funeste ! abus cruel du point d'honneur, tu ne pouvais avoir pris naissance que dans les temps les plus barbares : tu ne pouvais subsister qu'au milieu d'une nation vaine et pleine d'elle même, qu'au milieu d'un peuple dont chaque particulier compte sa personne pour tout, et sa patrie et sa famille pour rien. Et vous, lois sages, vous avez désiré mettre un frein à l'honneur ; vous avez ennobli l'échafaud ; votre sévérité a servi à froisser le cœur d'un honnête homme entre l'infamie et le supplice. Ah, mon fils !

Scène IX

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

ANTOINE.

Monsieur, vous l'avez laissé partir ?

M. VANDERK PÈRE.

Il est parti ! ô Ciel ! arrêtez....

ANTOINE.

Ah ! Monsieur, il est déjà bien loin. Je traversais la cour ; il a mis ses pistolets à l'arçon.

M. VANDERK PÈRE.

Ses pistolets!

ANTOINE.

Il m'a crié, Antoine, je te recommande mon père, et il a mis son cheval au galop.

M. VANDERK PÈRE.

Il est parti !

(Il rêve douloureusement ; il reprend sa fermeté, et dit :)

Que rien ne transpire ici, Viens, suis moi, je vais m'habiller.

ACTE IV

Scène première

VICTORINE.

Je le cherche partout : qu'est-il devenu ? Cela me passe. Il ne sera jamais prêt. Il n'est pas habillé. Ah, que je suis fâchée de m'être embarrassée de sa montre ! Je l'ai vu toute la nuit qui me disait qu'à moi, qu'à moi, qu'à moi : il est sorti de bien bonne heure, et à cheval: mais si c'était cette dispute, et s'il était vrai qu'il fût allé... Ah! j'ai un pressentiment ; mais que risqué-je d'en parler? j'en vais parler à Monsieur. Je parierais que c'est ce domestique qui s'est endormi hier au soir, il avait une mauvaise physionomie, il lui aura donné un rendez-vous. Ah!

Scène II

VICTORINE, M. VANDERK PÈRE.

VICTORINE.

Monsieur, on est bien inquiet. Madame la Marquise dit, Mon neveu est-il habillé ? qu'on l'avertisse. Est-il prêt ? Pourquoi ne vient-il pas ?

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils?

VICTORINE.

Oui, je l'ai demandé, je l'ai fait chercher : je ne sais s'il est sorti ou s'il n'est pas sorti; mais je ne l'ai pas trouvé.

M. VANDERK PÈRE.

Il est sorti.

VICTORINE.

Vous savez donc, Monsieur, qu'il est dehors.

M. VANDERK PÈRE.

Oui, je le sais. Voyez si tout le monde est prêt : pour moi, je le suis. Où est votre père?

VICTORINE.

fait un pas et revient.

Avez-vous vu, Monsieur, hier un Domestique qui voulait parler à vous ou à M. votre fils ?

M. VANDERK PÈRE.

Un Domestique ? c'était à moi: j'ai donné parole à son Maître aujourd'hui, vous faites bien de m'en faire re-souvenir.

VICTORINE.

à part.

Il faut que ce ne soit pas cela, tant mieux, puisque Monsieur sait où il est.

M. VANDERK PÈRE.

Voyez donc où est votre père.

VICTORINE.

J'y cours.

Scène III

M. VANDERK PÈRE.

Au milieu de la joie la plus légitime... Antoine ne vient point... Je voyais devant moi toutes les misères humaines..... Je m'y tenais préparé. La mort même..... Mais ceci... Hé, que dire !... Ah ! Ciel !...

Scène IV

M. VANDERK PÈRE, LA TANTE.

M. VANDERK PÈRE.

Hé bien, ma sœur, puis-je enfin me livrer au plaisir de vous revoir ?

LA TANTE.

Mon frère, je suis très en colère ; vous gronderez après, si vous voulez.

M. VANDERK PÈRE.

J'ai tout lieu d'être fâché contre vous.

LA TANTE.

Et moi contre votre fils.

M. VANDERK PÈRE.

J'ai cru que les droits du sang n'admettaient point de ces ménagements, et qu'un frère...

LA TANTE.

Et moi, qu'une sœur comme moi mérite de certains égards.

M. VANDERK PÈRE.

Quoi! vous aurait-on manqué en quelque chose?

LA TANTE.

Oui, sans doute.

M. VANDERK PÈRE.

Qui ?

LA TANTE.

Votre fils.

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils ? Eh, quand peut-il vous avoir désobligée ?

LA TANTE.

A l'instant.

M. VANDERK PÈRE.

A l'instant ?

LA TANTE.

Oui, mon frère, à l'instant : il est bien singulier que mon neveu qui doit me donner la main aujourd'hui ne soit pas ici et qu'il sorte.

M. VANDERK PÈRE.

Il est sorti pour une affaire indispensable.

LA TANTE.

Indispensable, indispensable, votre sang froid me tue : il faut me le trouver mort ou vif ; c'est lui qui me donne la main.

M. VANDERK PÈRE.

Je compte vous la donner, s'il le faut.

LA TANTE.

Vous ? Au reste je le veux bien, vous me ferez honneur. Oh ça ! mon frère, parlons raison ; il n'y a point de choses que je n'aie imaginé pour mon neveu, quoiqu'il soit malhonnête à lui d'être sorti. Il y a près de mon château, ou plutôt près du vôtre et je vous en rends grâce, il y a un certain fief qui a été enlevé à la famille en 1573, mais il n'est pas rachetable.

M. VANDERK PÈRE.

Soit.

LA TANTE.

C'est un abus ; mais c'est fâcheux.

M. VANDERK PÈRE.

Cela peut être : allons rejoindre...

LA TANTE.

Nous avons le temps, il faut repeindre les vitraux de la Chapelle ; cela vous étonne.

M. VANDERK PÈRE.

NOUS PARLERONS DE CELA.

LA TANTE.

C'est que les armoiries sont écartelées d'Aragon, et que le lambel.....!

M. VANDERK PÈRE.

Ma sœur, vous ne partez pas aujourd'hui.

LA TANTE.

Non, je vous assure.

M. VANDERK PÈRE.

Hé bien, nous en parlerons demain.

LA TANTE.

C'est que cette nuit j'ai arrangé pour votre fils, j'ai arrangé des choses étonnantes : il est aimable, il est aimable. Nous avons dans la province la plus riche héritière, c'est une Cramont Ballière de la Tour d'Agor, vous savez ce que c'est, elle est même parente de votre femme ; votre fils l'épouse, j'en fais mon affaire : vous ne paraîtrez pas, vous ; je le propose, je le marie, il ira à l'armée, et moi je reste avec sa femme, avec ma nièce, et j'élève ses enfants. Je vous en rends grâce ; il y a un certain fief qui a été enlevé à la famille en 1573, mais il n'est pas rachetable.

M. VANDERK PÈRE.

Eh ! ma sœur.

LA TANTE.

Ce sont les vôtres, mon frère.

M. VANDERK PÈRE.

Entrons dans le salon, sans doute on nous y attend.

Scène V

LES MÊMES, ANTOINE.

M. VANDERK PÈRE.

à Antoine qui entre.

Antoine, reste ici.

LA TANTE,

en s'en allant.

Je vois qu'il est heureux, mais très heureux pour mon neveu que je sois venue ici. Vous mon frère, vous avez perdu toute idée de noblesse, de grandeur ; le commerce rétrécit l'âme, mon frère. Ce cher enfant ! ce cher enfant ! Mais c'est que je l'aime de tout mon cœur.

Scène VI

ANTOINE SEUL

Oui, ma résolution est prise : comment ? un misérable, un drôle...

Scène VII

VICTORINE, ANTOINE.

ANTOINE.

Qu'est-ce que tu demandes?

VICTORINE.

J'entrais.

ANTOINE.

Je n'aime pas tout cela, toujours sur mes talons ; c'est bien étonnant, la curiosité, la curiosité.

Mademoiselle, voilà peut être le dernier conseil que je vous donnerai de ma vie ; mais la curiosité dans une fille ne peut que la tourner à mal.

VICTORINE.

Eh ! mais je venais vous dire...

ANTOINE.

Va-t-en, va-t-en, écoute, sois sage, et vis toujours honnêtement, et tu ne pourras manquer.

VICTORINE.

à part.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Scène VIII.

LES MÊMES, M. VANDERK PÈRE.

M. VANDERK PÈRE.

Sortez, Victorine. laissez-nous et fermez la porte.

Scène IX

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

M. VANDERK PÈRE.

Avez-vous dit au chirurgien de ne pas s'éloigner?

ANTOINE.

Non.

M. VANDERK PÈRE.

Non ?

ANTOINE.

Non, non ...

M. VANDERK PÈRE.

Pourquoi ?

ANTOINE.

Pourquoi? C'est que Monsieur votre fils ne se battra pas.

M. VANDERK PÈRE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ANTOINE.

Monsieur, Monsieur, un gentilhomme, un militaire, un diable, fût-ce un capitaine de vaisseau de Roi; c'est ce qu'on voudra : mais il ne se battra pas, vous dis-je, ce ne peut être qu'un malhonnête homme, un assassin ; il lui a cherché querelle : il croit le tuer, il ne le tuera pas.

M. VANDERK PÈRE.

Antoine.

ANTOINE.

Non, Monsieur, il ne le tuera pas, j'y ai regardé... je sais, par où il doit venir, je l'attendrai, je l'attaquerai, il m'attaquera ; je le tuerais ou il me tuera : s'il me tue, il sera plus embarrassé que moi ; si je le tue, Monsieur, je vous recommande ma fille. Au reste je n'ai pas besoin de vous la recommander.

M. VANDERK PÈRE.

Antoine, ce que vous dites est inutile et jamais....

ANTOINE.

Vos pistolets, vos pistolets ; vous m'avez vu, vous m'avez vu sur ce vaisseau, il y a longtemps. Qu'importe ? en fait de valeur, il ne faut qu'être homme et des armes.

M. VANDERK PÈRE.

Eh ! mais, Antoine.

ANTOINE.

Monsieur, ah, mon cher Maître, un jeune homme d'une aussi belle espérance ; ma fille me l'avait dit, et l'embarras d'aujourd'hui, et la noce et tout ce monde : à l'instant même... les clefs du magasin. Je les emportais.

(Il remet les clefs sur une table.)

Ah, j'en deviendrai fou! ah, Dieux !

M. VANDERK PÈRE.

Il me brise le cœur : écoutez-moi, je vous dis de m'écouter.

ANTOINE.

Monsieur.

M. VANDERK PÈRE.

Croyez-vous que je n'aime pas mon fils plus que vous l'aimez ?

ANTOINE.

Et c'est à cause de cela, vous en mourrez.

M. VANDERK PÈRE.

Non.

ANTOINE.

Ah, Ciel !

M. VANDERK PÈRE.

Antoine. Vous manquez de raison, je ne vous conçois pas aujourd'hui : écoutez moi.

ANTOINE.

Monsieur ?

M. VANDERK PÈRE.

Écoutez moi, vous dis-je, rappelez toute votre présence d'esprit, j'en ai besoin ; écoutez avec attention ce que je vais vous confier. On peut venir à l'instant, et je ne pourrais plus vous parler... Crois-tu, mon pauvre Antoine, crois-tu, mon vieux camarade, que je sois insensible ? N'est-ce pas mon fils ? n'est-ce pas lui qui fonde dans l'avenir tout le bonheur de ma vieillesse ? Et ma femme... ah! quel chagrin ! sa santé faible; mais c'est sans remède, le préjugé qui afflige notre nation rend son malheur inévitable.

ANTOINE.

Eh ! ne pouviez-vous accommoder cette affaire ?

M. VANDERK PÈRE.

L'accommoder ! Tu ne connais pas toutes les entraves de l'honneur : où trouver son adversaire ? où le rencontrer à présent ? Est-ce sur le champ de bataille que de pareilles affaires s'accommodent ? Hé n'est-il pas contre les mœurs et contre les lois que je paraisse en être instruit ?... Et si mon fils eût hésité, s'il eût molli, si cette cruelle affaire s'était accommodée, combien s'en préparait-il dans l'avenir ! Il n'est point de demi-brave, il n'est point de petit homme qui ne cherchât à le tâter ; il lui faudrait dix affaires heureuses pour faire oublier celle-ci. Elle est affreuse dans tous ses points, car il a tort.

ANTOINE.

Il a tort !

M. VANDERK PÈRE.

Une étourderie !

ANTOINE.

Une étourderie !

M. VANDERK PÈRE.

Oui. Mais ne perdons pas le temps en vaines discussions. Antoine.

ANTOINE.

Monsieur.

M. VANDERK PÈRE.

Exécutez de point en point ce que je vais vous dire.

ANTOINE.

Oui, Monsieur.

M. VANDERK PÈRE.

Ne passez mes ordres en aucune manière, songez qu'il y va de l'honneur de mon fils et du mien : c'est vous dire tout.

ANTOINE.

Ah, Ciel !

M. VANDERK PÈRE.

Je ne peux me confier qu'à vous, et je me fie à votre âge, à votre expérience, et je peux dire, à votre amitié. Rendez vous au lieu où ils doivent se rencontrer : déguisez-vous de façon à n'être pas reconnu ; tenez-vous en le plus loin que vous pourrez : ne soyez, s'il est possible, reconnu en aucune manière. Si mon fils a le bonheur cruel de tuer son adversaire, montrez-vous alors, il sera agité, il sera égaré, il verra mal, voyez pour lui, portez sur lui toute votre attention ; veillez à sa fuite, donnez-lui votre cheval, faites ce qu'il vous dira, faites ce que la prudence vous conseillera. Lui parti, portez sur le champ tous vos soins à son rival ; s'il respire encore, emparez-vous de ses derniers moments, donnez lui tous les secours qu'exige l'humanité, expiez autant qu'il est en vous le crime auquel je participe, puisque.. puisque... Cruel honneur !... Mais, Antoine, si le Ciel me punit autant que je dois l'être, s'il dispose de mon fils, je suis père, et je crains mes premiers mouvements : je suis père et cette fête, cette noce... ma femme... sa santé... moi-même... alors tu accourras : mon fils a son Domestique, tu accourras ; mais comme ta présence m'en dirait trop, aie cette attention, écoute bien, aie-la pour moi ; je t'en supplie, tu frapperas trois coups à la porte de la basse-cour, trois coups distinctement, et tu te rendras ici, ici dedans, dans ce cabinet ; tu ne parleras à personne, mes chevaux seront mis, nous y courrons.

ANTOINE.

Mais, Monsieur.

M. VANDERK PÈRE.

Voici quelqu'un et c'est sa mère.

Scène X

M. VANDERK, MME VANDERK, ANTOINE.

MME VANDERK.

Ah ! mon cher ami, tout le monde est prêt : voici vos gants. Antoine, eh! comme te voilà fait ? Tu aurais bien dû te mettre en noir, te faire beau le jour du mariage de ma fille. Je ne te pardonne pas cela.

ANTOINE.

C'est que... Madame... Je vais en affaire. Oui, oui... Madame.

M. VANDERK PÈRE.

Allez, allez, Antoine ; faites ce que je vous ai dit.

ANTOINE.

Oui, Monsieur.

MME VANDERK.

Antoine.

ANTOINE.

Madame.

MME VANDERK.

Si tu trouves mon fils, ah je t'en prie, dis lui qu'il ne tarde point.

M. VANDERK PÈRE.

Allez, Antoine, allez.

(Antoine et M. Vanderk se regardent. Antoine sort.)

Scène XI

M. ET MME VANDERK

MME VANDERK.

Antoine a l'air bien effarouché.

M. VANDERK PÈRE.

Tout ceci l'échauffe et le dérange.

MME VANDERK.

Ah ! mon ami, faites moi compliment ; il y a plus de deux ans que je ne me suis si bien portée... Ma fille... mon gendre, toute cette famille est si respectable, si honnête ; la bonne robe est sage comme les lois : mais, mon ami, j'ai un reproche à vous faire et votre sœur a raison : vous donnez aujourd'hui de l'occupation à votre fils, vous l'envoyez je ne sais en quel endroit ; au reste, vous le savez : il faut cependant que ce soit très loin, car je suis sûre qu'il ne s'est point amusé : lorsqu'il va revenir, il ne pourra nous rejoindre. Victorine a dit à ma fille qu'il n'était point habillé et qu'il était monté à cheval.

M. VANDERK PÈRE.

lui prenant la main affectueusement.

Laissez-moi respirer, et permettez-moi de ne penser qu'à votre satisfaction ; votre santé me fait le plus grand plaisir : nous avons tellement besoin de nos forces, l'adversité est si près de nous. La plus grande félicité est si peu stable, si peu... Ne faisons point attendre, on doit nous trouver de moins dans la compagnie. La voici.

Scène XII

LES MÊMES, SOPHIE, LE GENDRE, LA TANTE ET UN GROUPE DE COMPAGNIE DE FEMMES ET D'HOMMES, PLUS D'HOMMES DE ROBE QUE D'AUTRES.

M. VANDERK PÈRE.

Allons, belle jeunesse. Madame, nous avons été ainsi. Puissiez-vous, mes enfants, voir un pareil jour, (*à part*) et plus beau que celui-ci !

ACTE V

Scène première

VICTORINE.

se tournant vers la coulisse d'où elle sort.

M. Antoine, M. Antoine, M. Antoine. Le Maître-d'Hôtel, les gens, les commis, tout le monde demande M. Antoine. Il faut que j'aie la peine de tout. Mon père est bien étonnant : je le cherche partout, je ne le trouve nulle part. Jamais ici il n'y a eu tant de monde, et jamais..... Eh quoi!.. hein... Antoine, Antoine. Hé bien, qu'ils appellent. Cette cérémonie que je croyais si gaie, grands Dieux, comme elle est triste ! Mais lui, ne s'être pas trouvé au mariage de sa sœur ; et d'un autre côté... aussi mon père avec ses raisons, sois sage, sois sage, et tu ne pourras manquer... Où est- il allé ? Je...

Scène II

VICTORINE, M. DESPARVILLE.

M. DESPARVILLE.

Mademoiselle, puis-je entrer ?

VICTORINE.

Monsieur, vous êtes sans doute de la noce. Entrez dans le salon.

M. DESPARVILLE.

Je n'en suis pas, Mademoiselle ; je n'en suis pas.

VICTORINE.

Ah ! Monsieur, si vous n'en êtes pas, pour quelle raison ?...

M. DESPARVILLE.

Je viens pour parler à Monsieur Vanderk.

VICTORINE.

Lequel ?

M. DESPARVILLE.

Mais le Négociant. Est-ce qu'il y a deux Négociants de ce nom là ? C'est celui qui demeure ici.

VICTORINE.

Ah! Monsieur, quel embarras ! Je vous assure que je ne sais comment Monsieur pourra vous parler au milieu de tout ceci ; et même on serait à table, si on n'attendait pas quelqu'un qui se fait bien attendre.

M. DESPARVILLE.

Mademoiselle, M. Vanderk m'a donné parole ici aujourd'hui à cette heure.

VICTORINE.

Il ne savait donc pas l'embarras...

M. DESPARVILLE.

Il ne savait pas, il ne savait pas : c'est hier au soir qu'il me l'a fait dire.

VICTORINE.

J'y vais donc. Si je peux l'aborder ; car il répond à l'un, il répond à l'autre. Je dirai... Qu'est- ce que je dirai ?

M. DESPARVILLE.

Dites que c'est quelqu'un qui voudrait lui parler ; que c'est quelqu'un à qui il a donné parole à cette heure-ci, sur une lettre qu'il en a reçue. Ajoutez que... Non... dites-lui seulement cela.

VICTORINE.

J'y vais... Quelqu'un!... Mais, Monsieur, permettez-moi de vous demander votre nom.

M. DESPARVILLE.

Il le sait bien peu. Dites, au reste, que c'est M. Desparville ; que c'est le Maître d'un Domestique.

VICTORINE.

Ah ! je sais, un homme qui avait un visage... qui avait un air... Hier au soir. J'y vais, j'y vais.

Scène III

M. DESPARVILLE SEUL.

Que de raisons ! parbleu ces choses-là sont bien faites pour moi. Il faut que cet homme marie justement sa fille aujourd'hui, le jour, le même jour que j'ai à lui parler : c'est fait exprès. Oui, c'est fait exprès pour moi. Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Peste soit des enfants. Je ne veux plus m'embarrasser de rien. Je vais me retirer dans ma Province. Mais mon père, mon père... mais mon fils, va te promener, j'ai fait mon temps, fais le tien. Ah ! c'est apparemment notre homme. Encore un refus que je vais essayer.

Scène IV

M. DESPARVILLE PÈRE, M. VANDERK.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Monsieur, Monsieur, je suis fâché de vous déranger. Je sais tout ce qui vous arrive. Vous mariez votre fille, vous êtes à l'instant en compagnie : mais un mot, un seul mot.

M. VANDERK PÈRE.

Et moi, Monsieur, je suis fâché de ne vous avoir pas donné une heure plus prompte. On vous a peut-être fait attendre. J'avais dit à quatre heures et il est trois heures seize minutes. Monsieur, asseyez vous.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Non, parlons debout, j'aurai bientôt dit. Monsieur, je crois que le diable est après moi. J'ai depuis quelques jours besoin d'argent et encore plus depuis hier pour la circonstance la plus pressante, et que je ne peux pas dire. J'ai une lettre de change, bonne, excellente : c'est comme disent vos marchands, c'est de l'or en barre ; mais elle sera payée quand ? Quand ? Je n'en sais rien : ils ont des usages, des usances, des termes que je ne comprends pas. J'ai été chez plusieurs de vos confrères, mais tous ceux que j'ai vu jusqu'à présent sont des Arabes, des Juifs ; pardonnez-moi le terme, oui, des Juifs. Ils m'ont demandé des remises considérables, parce qu'ils voient que j'en ai besoin. D'autres m'ont refusé tout net. Mais que je ne vous retarde point. Pouvez vous m'avancer le paiement de ma lettre de change ou ne le pouvez-vous pas ?

M. VANDERK PÈRE.

Puis-je la voir ?

M. DESPARVILLE PÈRE.

La voilà... *(Pendant que M. Vanderk lit.)* Je payerai tout ce qu'il faudra. Je sais qu'il y a des droits. Faut-il le quart ? faut-il... J'ai besoin d'argent.

M. VANDERK PÈRE.

(Il sonne.)

Monsieur, je vais vous la faire payer.

M. DESPARVILLE PÈRE.

A l'instant ?

M. VANDERK PÈRE.

Oui, Monsieur.

M. DESPARVILLE PÈRE.

A l'instant! prenez, prenez, Monsieur. Ah quel service vous me rendez! Prenez, prenez, Monsieur.

M. VANDERK PÈRE.

au Domestique qui entre.

Allez à ma caisse, apportez le montant de cette lettre, 2400 livres.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Monsieur, au service que vous me rendez, pouvez-vous ajouter celui de me faire donner de l'or ?

M. VANDERK PÈRE.

Volontiers, Monsieur.

(au Domestique)

Apportez la somme en or.

M. DESPARVILLE PÈRE.

au Domestique qui sort.

Faites retenir, Monsieur, l'escompte, l'acompte.

M. VANDERK PÈRE.

Non, Monsieur, je ne prends point d'escompte, ce n'est pas mon commerce et je vous l'avoue avec plaisir, ce service ne me coûte rien. Votre lettre vient de Cadix, elle est pour moi une rescription, elle devient pour moi de l'argent comptant.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Monsieur, Monsieur, voilà de l'honnêteté, voilà de l'honnêteté : vous ne savez pas toute l'obligation que je vous dois, toute l'étendue du service que vous me rendez.

M. VANDERK PÈRE.

Je souhaite qu'il soit considérable.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Ah, Monsieur ! Monsieur, que vous êtes heureux ! Vous n'avez qu'une fille, vous ?

M. VANDERK PÈRE.

J'espère que j'ai un fils.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Un fils ! Mais il est apparemment dans le commerce, dans un état tranquille ; mais le mien, le mien est dans le service : à l'instant que je vous parle, n'est-il pas occupé à se battre ?

M. VANDERK PÈRE.

A se battre !

M. DESPARVILLE PÈRE.

Oui, Monsieur, à se battre. Un autre jeune homme dans un café, un petit étourdi lui a cherché querelle, je ne sais pourquoi, je ne sais comment ; il ne le sait pas lui-même.

M. VANDERK PÈRE.

Que je vous plains ! et qu'il est à craindre...

M. DESPARVILLE PÈRE.

A craindre ! je ne crains rien : mon fils est brave, il tient de moi, et adroit, adroit : à vingt pas il couperait une balle en deux sur une lame de couteau; mais il faut qu'il s'enfuie, c'est le diable : vous entendez bien, vous entendez bien, je me fie à vous, vous m'avez gagné l'âme.

M. VANDERK PÈRE.

Monsieur je suis flatté de votre...

(On frappe à la porte un coup.)

Je suis flatté de ce que...

(un second coup.)

M. DESPARVILLE PÈRE.

Ce n'est rien, c'est qu'on frappe chez vous.

(un troisième coup M. Vanderk tombe sur un siège.)

Monsieur, vous ne vous trouvez pas indisposé ?

M. VANDERK PÈRE.

Ah, Monsieur, tous les pères ne sont pas malheureux.

(Le Domestique entre avec des rouleaux de louis)

Voilà votre somme : partez, Monsieur, vous n'avez pas de temps à perdre.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Que vous m'obligez!

M. VANDERK PÈRE.

Permettez moi de ne pas vous reconduire.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Ah ! vous avez affaire. Ah, le brave homme ! ah, l'honnête homme ! Monsieur, mon sang est à vous ; restez, restez, restez, je vous en prie.

Scène V

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils est mort... je l'ai vu là... et je ne l'ai pas embrassé... Que de peine sa naissance me préparait ! Que de chagrin sa mère !...

Scène VI

ANTOINE, M. VANDERK PÈRE.

M. VANDERK PÈRE.

.Hé bien !

ANTOINE.

Ah, mon maître, tous deux ; j'étais très loin, mais j'ai vu, j'ai vu.... Ah, Monsieur !

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils?

ANTOINE.

Oui, ils se sont approchés à bride abattue. L'officier a tiré, votre fils ensuite. L'officier est tombé d'abord ; il est tombé le premier. Après cela, Monsieur. Ah, mon cher maître ! Les chevaux se sont séparés... j'ai couru... je... je...

M. VANDERK PÈRE.

Voyez si mes chevaux sont mis ; faites approcher par la porte de derrière, venez m'avertir : courons-y, peut-être n'est-il que blessé.

ANTOINE.

Mort, mort : j'ai vu sauter son chapeau, mort.

Scène VII

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, VICTORINE.

VICTORINE.

Mort ! Ah ! qui donc ? qui donc ?

M. VANDERK PÈRE.

Que demandez-vous ?

ANTOINE.

Qu'est-ce que tu demandes ? sors d'ici tout à l'heure.

M. VANDERK PÈRE.

Laissez-la. Allez, Antoine. Faites ce que je vous dis.

Scène VIII.

M. VANDERK PÈRE, VICTORINE, ANTOINE DANS L'APPARTEMENT.

M. VANDERK PÈRE.

Que voulez-vous, Victorine ?

VICTORINE.

Je venais demander si on doit faire servir et j'ai rencontré un Monsieur qui m'a dit que vous vous trouviez mal.

M. VANDERK PÈRE.

Non, je ne me trouve pas mal. Où est la compagnie ?

VICTORINE.

On va servir.

M. VANDERK PÈRE.

Tâchez de parler à Madame en particulier ; vous lui direz que je suis à l'instant forcé de sortir, que je la prie de ne pas s'inquiéter ; mais qu'elle fasse en sorte qu'on ne s'aperçoive pas de mon absence, je serai peut être... Mais vous pleurez, Victorine.

VICTORINE.

Mort ! Eh, qui donc ? Monsieur votre fils ?

M. VANDERK PÈRE.

Victorine.

VICTORINE.

J'y vais, Monsieur ; non, je ne pleurerai pas, je ne pleurerai pas.

M. VANDERK PÈRE.

Non, restez, je vous l'ordonne : vos pleurs vous trahiraient ; je vous défends de sortir d'ici que je ne sois rentré.

VICTORINE,

apercevant M. Vanderk fils.

Ah ! Monsieur.

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils !

Scène IX.

LES MÊMES, M. VANDERK FILS, M. DESPARVILLE PÈRE, M. DESPARVILLE FILS.

M. VANDERK FILS.

Mon père !

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils !... je t'embrasse... je te revois sans doute honnête homme ?

M. DESPARVILLE PÈRE.

Oui, morbleu, il l'est.

M. VANDERK FILS.

Je vous présente Messieurs Desparville.

M. VANDERK PÈRE.

Messieurs.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Monsieur, je vous présente mon fils... N'était-ce pas mon fils, lui justement qui était son adversaire ?

M. VANDERK PÈRE.

Comment ! Est-il possible que cette affaire ...

M. DESPARVILLE PÈRE.

Bien, bien, morbleu, bien. Je vais vous raconter.

M. DESPARVILLE FILS.

Mon père, permettez-moi de parler.

M. VANDERK FILS.

Qu'allez-vous dire ?

M. DESPARVILLE FILS.

Qu'allez-vous dire ?

M. DESPARVILLE PÈRE.

Souffrez de moi cette vengeance.

M. VANDERK FILS.

Vengez vous donc.

M. DESPARVILLE FILS.

Le récit serait trop court si vous le faisiez, Monsieur ; et à présent votre honneur est le mien. Il me paraît, Monsieur, que vous étiez aussi instruit que mon père l'était Mais voici ce que vous ne savez pas. Nous nous sommes rencontrés ; j'ai couru sur lui : j'ai tiré ; il a foncé sur moi, il m'a dit : je tire en l'air ; et il l'a fait. Ecoutez, m'a t-il dit, en me serrant la botte, j'ai cru hier que vous insultiez mon père, en parlant des négociants. je vous ai insulté : j'ai senti que j'avais tort ; je vous en fais mes excuses. N'êtes-vous pas content ? Eloignez-vous et recommençons. Je ne peux, Monsieur, vous exprimer ce qui s'est passé en moi : je me suis précipité de mon cheval ; il en a fait autant, et nous nous sommes embrassés. J'ai rencontré mon père, lui à qui pendant ce temps-là, lui à qui vous rendiez service. Ah, Monsieur!

M. DESPARVILLE PÈRE.

Hé ! vous le saviez, morbleu : et je parie que ces trois coups frappés à la porte... Quel homme êtes-vous ? Et vous m'obligiez pendant ce temps-là ! moi, je suis ferme, je suis honnête ; mais en pareille occasion, à votre place j'aurais envoyé le Baron d'Esparville à tous les diables.

M. VANDERK PÈRE.

Ah ! Messieurs, qu'il est difficile de passer d'un grand chagrin à une grande joie ! Messieurs, j'entends du bruit. Nous allons nous mettre à table, faites-moi l'honneur d'être du dîner. Que rien ne transpire ici: cela troublerait la fête.

(à M. Desparville fils)

Après ce qui s'est passé, Monsieur, vous ne pouvez être que le plus grand ennemi ou le plus grand ami de mon fils et vous n'avez pas la liberté du choix.

M. DESPARVILLE FILS.

Ah, Monsieur !

(en baisant la main de M. Vanderk fils.)

M. DESPARVILLE PÈRE ET FILS.

Mon fils, ce que vous faites là est bien.

VICTORINE.

à Mr. Vanderk fils.

Qu'à moi, qu'à moi : ah, cruel !

M. VANDERK FILS.

à Victorine.

Que je suis aise de te revoir!

M. VANDERK PÈRE.

Victorine, taisez-vous.

Scène X

LES MÊMES, MME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE.

MME VANDERK.

Ah ! te voilà, mon fils. Mon cher ami, peut-on faire servir ? Il est tard.

M. VANDERK PÈRE.

Ces Messieurs veulent bien rester.

(à Messieurs Desparville.)

Voici, Messieurs, ma femme, mon gendre et ma fille que je vous présente.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Quel bonheur mérite une telle famille !

Scène XI

LES MÊMES, LA TANTE.

LA TANTE.

On dit que mon neveu est arrivé. Hé! te voilà, mon cher enfant. Je n'ai eu qu'un cri après toi. Je t'ai demandé, je t'ai désiré. Ah ! ton père est si singulier, très-singulier, te donner une commission le jour du mariage de ta sœur !

M. VANDERK PÈRE.

Madame, vous demandiez des militaires, en voici. Aidez moi à les retenir.

LA TANTE.

Hé ! c'est le vieux Baron d'Esparville.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Hé! c'est vous, Madame la Marquise. Je vous croyais en Berry.

LA TANTE.

Que faites-vous ici?

M. DESPARVILLE PÈRE.

Vous êtes, Madame, chez le plus brave homme, le plus, le plus....

M. VANDERK PÈRE.

Monsieur, Monsieur, passons dans le salon, vous y renouerez connaissance. Ah ! Messieurs, ah ! mes enfants, je suis dans l'ivresse de la plus grande joie.

(à sa femme.)

Madame, voilà notre fils.

(Il embrasse son fils ; le fils embrasse sa mère.)

Scène XII

LES MÊMES, ANTOINE.

ANTOINE.

Le carrosse est avancé, Monsieur, et.... Ah, Ciel ! ... ah, Dieu !... ah, Monsieur !

M. VANDERK PÈRE.

Hé bien! hé bien, Antoine. Hé ! mais la tête lui tourne aujourd'hui.

LA TANTE.

Cet homme est fou, il faut le faire enfermer.

VICTORINE.

(Elle court à son père, lui met la main sur la bouche et l'embrasse.)

M. VANDERK PÈRE.

Paix, Antoine. Voyez à nous faire servir.

(La compagnie fait un pas, et cependant Antoine dit.)

ANTOINE.

Je ne sais si c'est un rêve. Ah, quel bonheur ! il fallait que je fusse aveugle... Ah ! jeunes gens, jeunes gens, ne penserez-vous jamais que l'étourderie même la plus pardonnable peut faire le malheur de tout ce qui vous entoure ?